

la nrf



Philippe Gansson, *My feel-good book*

642-643

n° 642-643 – mai-juillet 2020

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOUS LA DIRECTION DE
MICHEL CRÉPU

nrf

GALLIMARD

ÉDITORIAL

Comme dans un roman, un homme dit « au revoir » à une femme sur un quai de gare en sachant qu'il ne la reverra pas. Il n'est pas nécessaire, pour cela, de faire entendre le canon. Un certain frêle dans la voix suffit. Comme la lumière si douce de cet étrange mois de mai aux rues désertes. Une menace flotte dans l'air lumineux, invisible, omniprésente, et qui nous dit la fin d'une histoire. Quelle histoire ? La nôtre. Celle des floués du xx^e siècle qui ont cru à la science après avoir supplié le gourou d'une piqûre salvatrice. Qui n'ont pas cessé de croire au corps glorieux de la collectivité et se retrouvent désormais incroyablement seuls. Comme il fait bizarre tout à coup. Tout est là, absent, parti, et encore là quand même. Une nouvelle forme de solitude étend son empire. Des voix se racontent, simples, brutes, bouleversantes. Des histoires qui vont se perdre dans la nuit. La *NRF* les écoute. C'est le rendez-vous de ce numéro.

L'ennemi est inattendu. On s'attendait à un ennemi, en somme. Et il n'y a personne qu'on puisse anéantir d'une tapette comme on fait avec les moustiques. Il n'y a pas de « À bas le virus corona » possible et notre masque n'est pas celui d'une commedia dell'arte. Chaque soir, le décompte des morts sonne l'heure du dîner, comme il y avait autrefois « Bonne nuit les petits », sans qu'on sache bien si demain, il y

aura encore quelqu'un à notre adresse. C'était l'avantage, avec les grandes catastrophes, de pouvoir les circonscire : un tremblement de terre, un attentat, un volcan. La peste, le choléra, à côté, font figure d'arrière-grands-parents familiers. Avec le corona, la leçon est tout à la fois d'ordre médical et métaphysique, littéraire et philosophique. Quand on est bien élevé, on appelle cela un « retour de finitude ». En clair : « Souviens-toi, misérable foutriquet, que tu retourneras en poussière. » La Bible du livre de Job, *La peste* d'Albert Camus sont pour l'heure les grands gagnants du concours de beauté. Ils ne sont pas les seuls. On a pu mourir, ces dernières semaines, à la condition expresse de ne faire l'objet d'aucune compassion, de rester bien enfermé dans son capuchon noir, sans personne pour vous dire adieu. Non par méchanceté mais au nom de la raison sanitaire. Cela est l'un des paradoxes les plus douloureux de cette drôle de guerre, de devoir la mener parfois *contre* ses propres victimes, *pour leur bien*. À cause de cela, pour cette nouvelle solitude nous avons besoin de silence, de profondeur, de douceur, de parole.

Les livres sont-ils capables de rejoindre nos intimités douloureuses, par la grâce des mots ? « Lisez », a dit un soir de télévision Emmanuel Macron. Il allait même peut-être nous suggérer quelques-unes de ses bonnes lectures comme on parle aujourd'hui de livres qui « font du bien », de ces « feel-good books » qui sont là pour nous aider à tenir le coup, pauvres errants en chambre que nous sommes, dans la même misère qui était celle de Villon, jadis. Ainsi, au sommaire de cette nouvelle NRF, Philippe Lançon nous rapporte-t-il qu'il a été sollicité par un magazine français de littérature pour livrer sa propre liste de « feel-good books ». Il s'ensuit une réflexion où l'auteur du *Lambeau* s'interroge lui-même quant à son propre livre, fruit d'une expérience exceptionnelle. Il se demande, non sans inquiétude et ironie, s'il n'a pas lui-même écrit un « feel-good book », l'histoire d'un homme qui, faisant face à une catastrophe, entreprend

de remonter la pente vers le happy end, la victoire acquise à la force du poignet sur les puissances du mal. La littérature est au happy end ce que la philosophie est à la pharmacie : une leçon d'incertitude sans fin, un apprentissage de la modestie sur le très difficile chemin de la guérison. Le « feel-good book » sur ordonnance pète le feu, c'est bien ce qui agace Lançon. Une chose est d'entrer en contact avec le problème, de vivre avec lui, une autre de chercher à l'anéantir. Autrement dit : regarder les choses en face sans faire son malin. Franz Kafka, Thomas Mann, Marcel Proust ont accompagné Lançon sur le chemin, il ne les a pas pris pour des gourous, même pas des héros. Lançon se souvient ici du sergent Tyree, dans le western de John Ford, *La chevauchée héroïque*, envoyé par en mission par John Wayne dans la Death Valley. Au retour, questionné sur ce qu'il a vu, Tyree laisse tomber que « ce n'est pas son rayon ». Il ne pose pas au héros, il demeure dans sa modestie qui lui a permis de faire le voyage, ni plus ni moins.

Tyree ne donne pas dans l'épopée. Il est comme Pauline Klein qui écrit : « Ce qui me procure le plus de fascination et de plaisir à la lecture de certains textes, c'est la franchise déconcertante avec laquelle les textes lèvent le voile sur ce qui a toujours été là. » Le sergent Tyree, du fin fond de sa modestie, ne disait pas autre chose tant il est vrai que Pauline Klein ne cherche pas tant, à la lecture, le moment où tout « peut basculer » qu'à faire sentir le lien « banal » qui nous relie au réel, ce mystérieux réel que connaissent les enfants dans leurs jeux si concentrés qu'aimait Nietzsche – Pauline Klein le rappelle à propos. Certains impatients lui demandent « où elle veut en venir avec tout ça ». Impatience compréhensible bien qu'il soit clair qu'elle ne veut en venir nulle part, sinon rester fidèle à cette longueur d'onde invisible sans laquelle on ne voit rien du tout, seule condition de possibilité du roman. Pauline Klein a voulu très tôt en écrire un qui s'appellerait *Mademoiselle de Lognac*, comme un roman d'André Maurois. On voit, à la lire, combien est

vaine l'appartenance à un genre littéraire plutôt qu'à un autre. Elle écrit simplement que « le roman est un espace où la vie et la langue font acte de présence » : or ni la vie, ni la langue se laissent prendre aux filets de la classification ancien/moderne, attrape-gogo qui a toujours ses benêts. « L'acte de présence » relève d'une tout autre logistique capable de traverser le temps comme la Mlle de Lognac du premier roman se laisse mener à travers la ville dans une belle voiture qui va où on lui dit d'aller. Il n'y a pas de contravention pour ce genre de voyageur, si paisiblement ignorant des recommandations textuelles. Question plutôt d'optique transcendante dont Pierre Ducrozet semble avoir fait aussi bien son affaire, à la redoutable lumière de Giordano Bruno, l'écrivain aux mille soleils, brûlé comme hérétique et qui fascinait Joyce. Un Giordano qu'on croirait plutôt ici à cheval sur la moto de Peter Fonda dans *Easy Rider* que sur un bûcher de l'Inquisition. Mais c'est toujours le même voyage. Ce n'est pas Benjamin Lafore, connaisseur heureux de la voiture (il y en a encore, lui en tout cas) qui nous dira le contraire. Hésitons délicieusement entre une « balladurienne » Peugeot et une sexy Opel Kadett. La bonne surprise de cette saison, tout n'est pas perdu.

Le nouveau monde dans lequel nous sommes plongés n'aurait peut-être pas déplu à Roberto Bolaño, dont le premier tome des œuvres complètes vient de paraître aux Éditions de L'Olivier. Sandra Basch nous laisse entendre ici que Bolaño est un maître qu'elle « ne sait pas lire ». Pour nous le dernier monstre, en tout cas, à avoir traversé la scène littéraire à la manière de ces rois gorilles qui s'arrêtent un instant sur votre présence et passent leur chemin. Cette parution des *Œuvres complètes* est un événement en soi qu'il convient de saluer, un énorme pied de nez au formatage généralisé. On pourrait dire que Bolaño, né au Chili en 1953, se définit de la sorte, comme un écrivain qui aura pu, le temps d'une œuvre, éprouver l'immensité des choses, des êtres des ren-



LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

N°642-643 | MAI-JUILLET 2020 | FONDÉE EN 1908

ÉDITORIAL

Michel Crépu

LA LITTÉRATURE AUJOURD'HUI

Philippe Lançon, *Mon feel-good book*

Pauline Klein, *Mademoiselle de Lognac*

Pierre Ducrozet, *Le rêve de Giordano Bruno*

SCÈNE SOLITUDE (AVRIL-MAI 2020)

Arthur Larrue, *Amen*

Zaki Beydoun, *Nouvelles*, présentées par J.M.G Le Clézio

Laurent Demoulin, *Couronnure littéraire du corona*

Jacques Réda, *La cinquième saison*

ARTS

Franck Maubert, *Les énigmes de Pierre Le-Tan*

Benjamin Lafore, *Rangées de voitures*

LA FORME ET LE FOND

Paul Valéry, *Quatre préfaces. 1930-1936*

Arnaud Villanova, *Chemin faisant*

Georges Lambrichs, *Notes pour un traité d'existence*

Sandra Basch, *Je ne sais pas lire Roberto Bolaño*

NOTES DE LECTURE

Pierre Pachet, un écrivain aux aguets. Œuvres choisies

Nassuf Djailani, *Naître ici*

Pierre Senges, *Projectiles au sens propre*

Emmanuelle Richard, *Les corps abstinents*

Clémentine Mélois, *Dehors, la tempête*

CHRONIQUE

Pierre Michon et Michel Crépu, *Le roi Lire*

Illustration de couverture : Pascal Guédin



Collectifs Gallimard
La N.R.F. n° 642-643
(mai-juillet 2020)

Cette édition électronique du livre
La N.R.F. n° 642-643 (mai-juillet 2020) des Collectifs Gallimard
a été réalisée le 18 juin 2020
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072898068 - Numéro d'édition : 367546)
Code Sodis : U32828 - ISBN : 9782072898143.
Numéro d'édition : 367554